

## **Rousseau et la révolution <sup>1</sup>**

par Gérard Allard

### *Un premier mot*

« Rousseau et la révolution ». Voilà un titre qui m'oblige à faire une mise en garde.

Je ne suis pas historien. Je connais de la Révolution française ce qu'un homme éduqué en connaît : j'ai une idée claire de l'importance capitale de l'événement, j'ai retenu une chronologie qui comporte les faits les plus importants, les noms les plus illustres, j'ai compris quelques-unes des explications qu'on propose pour rendre compte de ce séisme historique. Mais je ne peux pas prétendre être un expert sur la Révolution française. Par exemple, je serais bien mal pris de vous dire à quels mois correspondent le thermidor et le fructidor du calendrier républicain. En revanche, je suis professeur de philosophie, et, à mes heures, philosophe, et surtout je connais bien Jean-Jacques Rousseau pour avoir étudié son œuvre pendant bien des années.

Ce qui veut dire, en clair, que mes remarques intitulées « Rousseau et la révolution » seront des remarques philosophiques et non historiques. Donc, je ne tenterai pas de vous montrer comment la pensée de

---

1. Conférence prononcée dans le cadre du colloque « Semaine de la Révolution française » au cégep de Sainte-Foy en 1989. Le texte a été légèrement corrigé.

Rousseau a pu influencer la Révolution française dans ses principes et son déroulement, comment les œuvres de Rousseau ont inspiré tel révolutionnaire important, Robespierre par exemple, dans ses paroles et ses actes. Mon champ d'expertise ne me le permet pas. Si je veux vous parler de Rousseau et de la révolution, c'est d'une manière plus universelle.

Remarquez qu'à mon avis Rousseau est, comme on le dit, un des pères de la Révolution française. C'est ainsi qu'en 1794 les révolutionnaires eux-mêmes ont transféré les restes de Rousseau d'Ermenonville, où il était mort et enterré, pour les consacrer dans le Panthéon à Paris, où, selon eux, il méritait de reposer pour l'éternité.

C'est ainsi qu'une lecture même superficielle de l'œuvre de Rousseau montre que les trois thèmes les plus importants de sa réflexion sont la liberté, l'égalité et la fraternité. Est-ce un accident que ces trois mots forment la devise de la République française qui, lors de la Révolution, remplaça la monarchie la plus ancienne et la plus prestigieuse de l'Europe ? Il est évident que non.

Je tire un dernier signe d'un aphorisme du grand philosophe allemand Friedrich Nietzsche. Dénonçant tout ce qu'il trouve de faible et de veule dans le monde moderne, il écrit dans son style inimitable : « Mais Rousseau, à quoi voulait-il au fond revenir, *celui-là* ? Rousseau, le premier homme moderne, un idéaliste et une canaille en une seule personne : il avait besoin de "dignité" morale pour soutenir son propre regard. Malade d'une vanité effrénée et d'un mépris sans borne pour lui-même. Cet avorton, campé sur le seuil des

temps modernes, voulait lui aussi le “retour à la nature”! Je répète ma question : à *quoi* Rousseau voulait-il au juste revenir ? Je hais Rousseau *jusque dans* la Révolution : elle est l’expression dans l’Histoire universelle de cette double nature d’idéaliste et de canaille. La farce sanglante qu’a été le déroulement de cette Révolution, son “immoralité” me touche peu : ce que je hais, c’est sa *moralité* rousseauiste, – les soi-disant “vérités” de la Révolution, par lesquelles ses effets se font encore sentir, gagnant à sa cause tout ce que l’humanité compte de plat et de médiocre<sup>2</sup>. » On sera sans doute choqué par la violence verbale de Nietzsche, on acceptera mal le jugement « par-delà bien et mal » qu’il porte sur la Révolution : après tout, il est de mauvais ton en cette année anniversaire de critiquer les événements de 1789. Mais, comme on le voit, cet homme perspicace affirme de la façon la plus catégorique que Rousseau est au fondement de l’essentiel de la Révolution française. Et avec ce, j’abandonne une fois pour toutes cette question historique, qui me dépasse, je le répète, et je reprends mon bonnet d’âne de philosophe.

### Quelques mots de Rousseau, et quelques mots sur Rousseau

Puisqu’il s’agit de philosopher, commençons comme

---

2. Nietzsche, *Crépuscule des idoles*, « Divagations d’un “inactuel” », § 48.

l'aurait fait Socrate, et Rousseau aussi, en posant une question philosophique, une question qui commence avec un *qu'est-ce que*. « Rousseau et la révolution, dites-vous ? Mais d'abord qu'est-ce qu'une révolution ? » Pour répondre avec la naïveté d'une des victimes de Socrate, une révolution est la transformation brusque d'un régime politique. Ainsi, il y a eu une Révolution américaine quand les sujets américains de la couronne anglaise refusèrent de payer certaines taxes, rejetèrent l'autorité de leur monarque et se montrèrent prêts à mourir et à tuer au nom de leur liberté. Ainsi, il y a eu une Révolution russe quand certains groupes politiques déstabilisèrent le pouvoir politique, tuèrent le tsar et remplacèrent le régime, qu'il dirigeait tant bien que mal, par une dictature du peuple. Il y a donc trois idées qui cohabitent dans le mot *révolution* : nouveauté, violence et politique. Pour parler de Rousseau et de la révolution, il faudrait pouvoir montrer que ses écrits comportent ces thèmes.

Or rien n'est plus facile. Car pour Rousseau, tout, en un sens, est politique ; ou encore : tout ce qui se fait de bien et tout ce qui se fait de mal chez les hommes dépend tôt ou tard de la politique. Ainsi expliquant l'ensemble de sa pensée à Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, il écrit : « Sitôt que je fus en état d'observer les hommes, je les regardais faire et je les écoutais parler ; puis voyant que leurs actions ne ressemblaient point à leurs discours, je cherchai la raison de cette dissemblance, et je trouvai qu'être et paraître étant pour eux deux choses aussi différentes qu'agir et parler, cette deuxième différence était la cause de l'autre et avait elle-même une cause qu'il me restait

à chercher. Je la trouvai dans notre ordre social, qui, de tout point contraire à la nature que rien ne détruit, la tyrannise sans cesse et lui fait sans cesse réclamer ses droits. Je suivis cette contradiction dans ses conséquences et je vis qu'elle expliquait seule tous les vices des hommes et tous les maux de la société<sup>3</sup>. » On ne peut pas être plus net lorsqu'il s'agit d'offrir un bilan : dans le domaine des choses humaines, la cause des causes est l'ordre ou, pour être fidèle à Rousseau, faudrait-il dire, le désordre, social.

Or dès les premières années de sa carrière publique comme philosophe, Rousseau avait déclaré à qui voulait l'entendre que l'homme est né bon, mais qu'il devient méchant. Mais comment devient-il méchant ? Il s'expliqua comme suit : « Je sais que les déclamateurs ont dit cent fois tout cela ; mais ils le disaient en déclamant, et moi je le dis sur des raisons ; ils ont aperçu le mal, et moi j'en découvre les causes ; et je fais voir surtout une chose très consolante et très utile en montrant que tous ces vices n'appartiennent pas tant à l'homme qu'à l'homme mal gouverné<sup>4</sup>. » Ce qui était dire dès le début ce qu'il répéterait à la toute fin, comme on l'a vu, ce qui était dire que pour une large mesure la bonté et la méchanceté humaines dépendent de l'influence que la politique (et par ce mot, j'entends avec Rousseau : les mœurs publiques et domestiques, les

---

3. *Lettre à Christophe de Beaumont* IV.966-967.

4. *Préface au Narcisse* II.969. – Toutes les citations de Rousseau sont prises de l'édition de la Pléiade. Dans les parenthèses ordinaires, le chiffre romain indique le numéro du tome, et le chiffre arabe le numéro de la page.

traditions et les coutumes, la religion, l'éducation, les relations économiques et sociales, soit un réseau de causes et non une cause unique, ou simple), que la bonté et la méchanceté dépendent de l'influence qu'a le politique sur le cœur humain.

Mais si tout dépend du politique, la question par excellence devient celle du meilleur régime politique que les hommes peuvent inventer. Or Rousseau ne s'est pas privé de réfléchir sur cette question, par exemple dans son fameux *Contrat social*, œuvre qui lui valut d'être chassé de sa terre d'adoption, la France, où il vivait, et de sa terre natale, Genève, où il tenta de se réfugier, et de commencer une pénible vie d'exil redoublé. Les premiers chapitres de ce traité sont consacrés à mettre en doute tous les arguments traditionnels utilisés pour justifier les monarchies et en général les régimes inégalitaires, que ce soit la supériorité naturelle de certains hommes sur les autres ou la monarchie originelle d'Adam, que ce soit le droit du plus fort ou l'esclavage naturel. Il conclut comme suit : « Avant donc que d'examiner l'acte par lequel un peuple élit un roi [ou n'importe quel chef], il serait bon d'examiner l'acte par lequel un peuple est un peuple. Car cet acte, étant nécessairement antérieur à l'autre est le vrai fondement de la société <sup>5</sup>. » Cette dernière phrase affirme que tout régime politique dépend en son origine et en son essence des personnes qui en font partie, et donc que les souverains, les maîtres, ceux qu'on dit souverains, ne sont souverains que par la volonté de ceux sur qui ils règnent. C'est pourquoi quelques chapitres plus loin

---

5. *Du contrat social* III.359.

l'auteur précise : « J'appelle donc *république* tout État régi par des lois, sous quelque forme d'administration que ce puisse être ; car alors seulement, l'intérêt public gouverne et la chose publique est quelque chose. Tout gouvernement légitime est républicain <sup>6</sup>. » On ne peut surestimer la portée de ces phrases : pour Rousseau, le pouvoir politique, plutôt que de trouver son principe *en haut* dans une noble nature finalisée, auprès de Dieu, perdu dans les brumes de la sacro-sainte tradition, le pouvoir politique est enraciné dans la volonté du peuple, c'est-à-dire des individus, de tous les individus, même des plus démunis. Car en ce qui a trait au politique, les hommes sont égaux par nature. L'*en haut* plus qu'humain est renversé par Rousseau et remplacé par ce qu'on avait longtemps considéré comme venant d'*en bas*, par ce qui est « humain, trop humain ».

Rousseau savait que la plupart des régimes politiques de son temps étaient des monarchies, lesquelles supposaient qu'il y avait des inégalités de droit, et au fond de nature, entre les hommes. Cet état de fait était injuste à ses yeux. Que pouvait-on faire ? Dans le *Second Discours*, qui porte justement sur l'inégalité, sur son origine et sur ses fondements, Rousseau explique ce qu'on aurait pu faire lorsque se créèrent les premières sociétés inégalitaires, origines lointaines des monarchies européennes : il aurait fallu arracher les premiers signes de l'aliénation, à savoir les clôtures et les fossés ; il aurait fallu haranguer la foule trop docile et la pousser à l'émeute. « Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs, n'eût

---

6. *Du contrat social* III.379-380.

point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : « Gardez-vous d'écouter cet imposteur ! Vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous et que la terre n'est à personne <sup>7</sup> ! » » Mais le passé est bel et bien le passé, et l'humanité, comme le savait et le disait Rousseau, ne peut pas revenir en arrière dans le temps et dans sa formation et sa déformation. Qu'en est-il des régimes qu'on avait devant les yeux ? Avec des images saisissantes, le citoyen de Genève déclarait aux Français : « Le despote n'est maître qu'aussi longtemps qu'il est le plus fort ... sitôt qu'on peut l'expulser, il n'a point à réclamer contre la violence. L'émeute qui finit par étrangler ou détronner un sultan est un acte aussi juridique que ceux par lesquels il disposait la veille des vies et des biens de ses sujets <sup>8</sup>. » Et pour que l'on comprenne sans l'ombre d'un doute que sa critique visait bien la monarchie française, il terminait le *Second Discours* ainsi : « Il est manifestement contre la loi de nature, de quelque manière qu'on la définisse, qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécile conduise un homme sage et qu'une poignée de gens regorge de superfluités, tandis que la multitude affamée manque du nécessaire <sup>9</sup>. » Un Français de cette époque savait que la France avait été dirigée par des rois-enfants ou par ceux qui parlaient en son nom, que des rois idiots

---

7. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* III.164

8. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* III.191.

9. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* III.194.



avaient pris les décisions politiques les plus importantes et que le peuple était pauvre et les nobles vivaient comme des dieux humains. En somme, la violence politique est légitime lorsqu'il s'agit de rétablir ce qui est naturel ; or le naturel est partout détrôné, et même en France ; donc la violence est excusable ici et maintenant, soit en 1754 dans la monarchie européenne exemplaire.

Je me permets de conclure pour ma part que, selon la définition que nous nous sommes donnée plus tôt, Rousseau est un penseur et un écrivain révolutionnaire. Pour lui, tout tient au politique ; ce domaine politique a donné naissance à des régimes qui sont mauvais, qui demandent à être redressés ; dans la situation actuelle, on est justifié de lutter, en paroles et en actes, voire de tuer. Politique, nouveauté, violence, tout y est.

Je m'arrête ici. Car si on veut être honnête avec Rousseau, on doit s'empresse de brosse de lui un tableau tout à fait différent. Ainsi, de nombreux passages dans son œuvre conseillent la modération en ce qui a trait à la politique, et il ne critique jamais la France, son pays d'adoption, au contraire. Dans une lettre à ces concitoyens, placée au début du *Second Discours*, on trouve, par exemple, ces phrases : « Gardez-vous surtout ... d'écouter jamais des interprétations sinistres et des discours envenimés dont les motifs secrets sont souvent plus dangereux que les actions qui en sont l'objet. Toute une maison s'éveille et se tient en alarme aux premiers cris d'un bon et fidèle gardien qui n'aboie jamais qu'à l'approche des voleurs ; mais on hait l'importunité de ces animaux bruyants qui troublent sans cesse le repos public et dont les avertissements

continuels et déplacés ne se font pas même écouter au moment qu'ils sont nécessaires <sup>10</sup>. » Le politicien le plus conservateur n'aurait dit rien de moins. Et dans son *Émile*, lorsque le jeune héros découvre qu'aucun gouvernement moderne n'est digne d'être respecté, le pédagogue dit à celui qu'on a confié à sa garde : « Si je te parlais des devoirs du citoyen, tu me demanderais peut-être où est la patrie, et tu croirais m'avoir confondu. Tu te tromperais pourtant, cher Émile, car qui n'a pas une patrie a du moins un pays... Ô Émile ! où est l'homme de bien qui ne doit rien à son pays ? Quel qu'il soit, il lui doit ce qu'il y a de plus précieux pour l'homme : la moralité de ses actions et l'amour de la vertu <sup>11</sup>. » En somme, malgré les défauts les plus grands, tous les régimes, ou peu s'en faut, sont respectables en ce sens qu'il faut les respecter, même s'ils ne sont pas légitimes. Loin d'être un révolutionnaire qui revendique ses droits bafoués à temps et à contretemps, l'homme honnête que figure Émile sera un paisible artisan silencieux qui s'occupe d'abord et avant tout de sa famille, et qui cherche tout sauf le désordre de l'instabilité politique.

D'ailleurs, lorsqu'il s'agit de décrire la meilleure vie possible, Rousseau ne parle jamais de violence : la vie heureuse, voire la vie la plus noble, est une vie de paix, de douceur, d'activités simples. S'imaginant capable de réaliser tous ses rêves, Rousseau, et non le pédagogue qu'il imagine, dit à son lecteur dans son *Émile* : « Je rassemblerais une société plus choisie que nombreuse d'amis aimant le plaisir et s'y connaissant,

---

10. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* III.117.

11. *Émile* IV.858.

de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des faneuses et le panier des vendangeurs. Là tous les airs de la ville seraient oubliés et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés des foules d'amusements divers qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain<sup>12</sup>. » On le sent : la meilleure vie, la vie humaine par excellence, n'est pas la vie politique, c'est-à-dire celle de celui qui est occupé de ce que les institutions et les hommes d'institutions pensent, disent et font. Bien mieux, l'homme n'est tout à fait lui-même que lorsqu'il est seul dans un face-à-face enchanté et enchanteur avec la nature. Les pages les plus charmantes de Rousseau, ses *Rêveries du promeneur solitaire*, allient, comme l'indique leur titre, la rêverie, siège du bonheur, à la solitude. « Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac sur la grève dans quelque asile caché ; là le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation la plongeaient dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu<sup>13</sup>. » C'est dans des moments semblables, loin des autres hommes, loin de la société, que l'individu « se suffit à soi-même comme Dieu<sup>14</sup> ».

Je viens de choisir dans l'œuvre de Rousseau des passages, que j'aurais pu multiplier à volonté, qui font l'apologie du statu quo, de la douceur et de la solitude

---

12. *Émile* IV.687.

13. *Rêveries du promeneur solitaire* I.1045.

14. *Rêveries du promeneur solitaire* I.1047.

apolitique. C'est-à-dire les trois contraires de ce qui définissait l'esprit révolutionnaire. Or ces trois contraires se lient entre eux de la même façon que les caractéristiques de nouveauté, de violence et de politique constituaient la figure du révolutionnaire. Aussi si on peut affirmer que Rousseau est un promoteur de l'esprit révolutionnaire, il faut ajouter qu'il est tout autant le père de ce que j'appellerai le *romantisme*.

Nous voici arrivés à une conclusion philosophique telle que la comprennent les bonnes gens, et telle qu'ils lui reprochent d'être, en lui reprochant de n'être pas grand-chose. Après avoir aligné les arguments en faveur d'une position, trop souvent les philosophes prennent plaisir à repartir à zéro pour exposer tout le contraire de ce qu'ils avaient proposé d'abord. En langage technique, cela s'appelle établir une aporie. Et de l'aporie au fameux « je sais que je ne sais pas » socratique il n'y a qu'un pas. Après avoir débuté en avouant que je ne savais même pas si Rousseau était un des pères de la Révolution française, je serais tenté de conclure, ne serait-ce que pour être fidèle à ma confrérie, que je ne sais pas si Rousseau est un esprit révolutionnaire, dans le sens le plus général du terme. Mais je ne ferai pas ainsi.

Je crois que Jean-Jacques Rousseau, à la fois citoyen de Genève et promeneur solitaire, comme il a voulu qu'on se souvienne de lui, que Jean-Jacques Rousseau fut un philosophe, et un philosophe révolutionnaire. Car la double image que j'ai proposée à partir de l'œuvre de Rousseau trouve son foyer dans une position plus fondamentale qui est pour ainsi dire l'originalité première de la pensée de l'auteur de l'*Émile*.

Il y a derrière son romantisme et son esprit révolutionnaire une pensée sur l'homme qui nourrit l'une et l'autre attitude. Et qui ne sait pas que les plus grands romantiques ont été sur le plan politique les plus ardents défenseurs de la Révolution française : qu'on pense à Hugo et à ses apologies tous azimuts de la Révolution française et des progrès dont elle est l'événement fondateur et le socle définitif<sup>15</sup>. De quelque façon que ce soit, romantisme et révolution sont liés, et ce depuis l'œuvre d'un de leurs pères. Pour le dire autrement, la pensée de Rousseau est d'abord et avant tout une anthropologie, c'est-à-dire une réflexion sur l'homme qui, peut-être en raison d'une tension irréductible en l'homme, est obligée de s'exprimer par une dualité, voire une opposition. Il s'agit maintenant de tenter de sonder l'anthropologie rousseauiste.

Pour ce faire, la phrase cruciale se trouve, comme il se doit, dans le livre le plus important et le plus controversé de Rousseau, l'*Émile*. Voici donc la phrase révolutionnaire par excellence du dix-huitième siècle : « L'homme naturel est tout pour lui : il est l'unité numérique, l'entier absolu qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à son semblable<sup>16</sup>. » Cette phrase est suivie immédiatement d'une autre, tout aussi révolutionnaire, qui en est la réplique renversée : « L'homme civil n'est qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur et dont la valeur est dans son rapport avec l'entier, qui est le corps social<sup>17</sup>. » Quelques-uns parmi vous ne sont peut-être pas persuadés de l'importance de ces deux

---

15. Voir Bénichou, *Romantiques français*, pages 1229-1467.

16. *Émile* IV.249.

17. *Émile* IV.249.

phrases, voire ils n'en saisissent pas le sens. Pour ceux-là, j'ajoute quelques remarques sur les pensées qui ont précédé celle de Rousseau.

Selon les Anciens, l'homme est un microcosme dans un macrocosme. Aussi, quand il s'efforce d'obéir au commandement d'Apollon, à l'effet de se connaître soi-même, l'homme est obligé de s'ouvrir sur ce qui est plus grand que lui, sur l'Univers ou le Tout, et sur les parties les plus solides de l'Univers, les dieux, ou du moins les êtres divins (car l'un ne veut pas et veut porter le nom de Zeus, comme disait Héraclite<sup>18</sup>). Mais en s'ouvrant ainsi, l'homme se rend compte qu'il ne peut avoir d'unité et de cohésion que par ce qui le dépasse tout en l'habitant, qu'il ne peut acquérir la sagesse que par ce qu'il ne pourra jamais comprendre à sa satisfaction, mais qu'il connaît pour ainsi dire mieux que lui-même : l'homme, un, découvre, au-delà de lui, avant lui et même au-dedans de lui, le Un premier. Cette ouverture sur le Tout, où règne le Un, prend le rythme de la passion qui s'appelle éros, en souvenir du dieu grec qui savait pousser les dieux et les hommes à s'unir<sup>19</sup>. Ouverture sur le Tout ou éros, cette donnée première de la nature humaine, pour ne pas dire de la condition humaine, cette donnée première trouve son expression politique dans les maximes que les hommes sont faits pour vivre ensemble et pour vivre sous des lois qui les dépassent.

La pensée des Anciens ne fut pas éternelle. En

---

18. Héraclite B32.

19. Le règne du Un est présent dans les esprits grecs depuis Héraclite jusqu'à Aristote (*Métaphysique* 1076a3-4 et bien au-delà, comme chez Philon d'Alexandrie (*La Migration d'Abraham*).

tout cas, vers la fin de la Renaissance, elle fut remise en question de façon à être remplacée par une autre pensée qui inaugura le monde moderne. Selon les Modernes, l'homme est un individu qui affronte tout ce qui n'est pas lui : il est un renard et un lion face à d'autres renards et d'autres lions, comme disait l'un ; il est un moi face à une nature dont il doit se faire le maître et le possesseur, comme disait l'autre. La certitude première de l'homme est une évidence qui vient de l'individu ou sujet, qui s'identifie à l'individu ou sujet, appelé ego ou moi ; et toutes les autres certitudes, toutes les autres impressions, toutes les autres idées doivent être mesurées par cette première certitude. Pour le dire autrement, la passion fondamentale de l'homme, n'en déplaise aux prêcheurs de tout acabit, est l'égoïsme rationnel, qui, lorsqu'il est systématisé, permet aux hommes de perdre leurs illusions et, pour la première fois de leur histoire, de voir *comme du monde* les choses qui les entourent afin d'en tirer un profit raisonnable. Aussi cette passion est le seul vrai fondement de la société humaine : toute association est le résultat d'un contrat entre les individus qui doivent – et ils le doivent parce qu'ils le peuvent, et ils le peuvent parce qu'ils le doivent pour revenir au principe naturel – s'entendre entre eux sur les meilleurs moyens, politiques et techniques, de vivre ensemble et atteindre à un bien-être collectif.

On peut dire que la pensée de Rousseau est un rejet scandalisé de la pensée des Modernes, mais qu'elle est en même temps une radicalisation de celle-ci, un pas en avant qui nous éloigne des Anciens. Pour le bon Jean-Jacques, l'homme naturel est tout à fait un et donc tout

à fait bon. L'unité autarcique originelle du moi fait qu'il ne dépend pas de l'exploitation de ce qui est hors de lui pour atteindre à son bien-être. Tout ce qui est du ressort de l'amour de soi est doux, modéré, sensé. Par malheur, l'amour de soi, par des mécanismes nécessaires qui relèvent du psychisme de l'individu, mais surtout des conditions sociales dans lesquelles il vit, l'amour de soi naturel se transforme en amour-propre, un amour de soi socialisé, aliéné, dans le sens premier de ce mot. Or l'amour-propre est une passion infinie, par définition inassouvissable ; il est la source de toute violence. Aussi faut-il, autant qu'on le peut, ramener l'homme, et se ramener soi-même, du règne de l'amour-propre à celui du l'amour de soi. Or cet amour de soi est très différent de l'éros des Anciens. Car par l'éros, l'homme s'élance hors de lui vers ce qui est plus que lui et, à son meilleur, il rythme une contemplation de ce qui est éternel. Tandis que l'amour de soi replie l'homme sur la seule chose qui compte, lui-même et, à son meilleur, il berce les rêveries-projections d'un promeneur solitaire. Certains d'entre vous sentent que l'un rêveur de Rousseau nous prépare à l'abîme du moi sans unité des philosophies de l'existence. Sans doute, mais c'est là une autre histoire.

#### Un dernier mot

Un dernier mot, et j'ai fini. Et je finirai comme j'ai commencé : en examinant le titre de mes réflexions. « Rousseau et la révolution » ? Qu'est-ce à dire ? Sans doute, est-il un des pères intellectuels de la Révolution



française, comme le veulent certains. Sans doute, y a-t-il dans son œuvre d'incontournables dimensions révolutionnaires, un esprit révolutionnaire, selon la définition ordinaire du mot. Mais je suis d'avis que s'il faut rapprocher le mot *révolution* du nom de Rousseau, c'est d'abord et avant tout parce qu'il a offert aux hommes de l'Occident une nouvelle idée sur l'homme, ou encore un nouvel idéal de vie. Cette nouvelle façon pouvait conduire à justifier, selon les inclinations premières de chacun, les révolutions politiques sanglantes ou le détachement romantique. Mais il me paraît clair qu'après Rousseau, il devenait *impossible*, à nous Occidentaux, d'échapper tout à fait à une nouvelle façon de nous penser. Et pourtant il est évident que la plupart d'entre nous échappent tous les jours et sans cesse, mais sans effort, à la nécessité de nous penser, que ce soit comme Rousseau l'a voulu, que ce soit comme ses prédécesseurs, Modernes ou Anciens, l'ont voulu. Voici peut-être qu'apparaît à la toute fin l'esprit révolutionnaire de Rousseau dans toute sa pureté.

Lire Rousseau, c'est être invité à penser en profondeur, à changer d'attitude envers les grandes questions de l'existence pour les prendre en charge et en faire l'essentiel de sa vie. Voilà la révolution la plus radicale, la plus terrible, et la plus passionnante. « Rousseau et la révolution » ? Oui, cent fois oui. Mais pour que cette révolution se réalise, pour que ce diable de Rousseau réussisse à nous séduire, il faut en prendre les moyens : il faut avoir senti et entretenu la tentation dont il est le porteur. En somme, il faut lire Rousseau, non pas par une espèce de curiosité culturelle omnivore, non pas par une soumission servile aux grandes œuvres

du passé, non pas afin de s'acquérir une chaire universitaire du haut de laquelle exercer une maîtrise sur les esprits, ou du moins rêver qu'on l'exerce, mais il faut lire Rousseau par un désir vigoureux de comprendre l'homme, la bête la plus révoltée et la plus soumise, la plus sociale et la plus esseulée qui soit. Comme le dit Rousseau au tout début de son *Second Discours*, « La plus utile et la moins avancée de toutes les connaissances humaines me paraît être celle de l'homme, et j'ose dire que la seule inscription du temple de Delphes [“Connais-toi toi-même.”] contenait un précepte plus important et plus difficile que tous les gros livres des moralistes <sup>20</sup>. » En somme, mon dernier mot sera celui-ci : « Ne croyez rien de ce qu'on vous dit, et ne me croyez surtout pas lorsque je vous dis que le philosophe Rousseau est un révolutionnaire ; faites l'expérience de la pensée avec celui qui s'appelait le citoyen de Genève, sans doute sourire en coin un jour et larmes aux yeux l'autre jour, qui s'appelait donc le citoyen de Genève ; puis venez m'en parler ; et alors là, croyez-moi, vous trouverez qui vous écoutera et qui vous parlera à son tour. »

---

20. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* III.122.